

folio
POLICIER

**MATILDE
ASENSI**

Iacobus

Matilde Asensi

Iacobus

Une enquête du moine-soldat
Galcerán de Born

*Traduit de l'espagnol
par Carole d'Yvoire*

Gallimard

Titre original :

IACOBUS

*“This edition is published by arrangement with El Último Catón,
SLU in conjunction with its duly appointed agents Bookba
Literary Agency,
Madrid, Spain and L’Autre agence, Paris, France.
All rights reserved.”*

© Matilde Asensi, 2000.

© Éditions Gallimard, pour la traduction française, 2017.

Née à Alicante en 1962, Matilde Asensi a fait des études de journalisme à Barcelone et a travaillé pour plusieurs radios et journaux espagnols. Elle est reconnue dans le monde entier pour ses romans d'aventures historiques très documentés et a déjà conquis plus de vingt millions de lecteurs.

*À mon jeune ami Jacob C. M.,
qui est persuadé que ce roman est à lui*

PROLOGUE

Aussi inexplicable que cela puisse paraître, à ce jour, moi, Galcerán de Born, ancien chevalier hospitalier de Saint-Jean-de-Jérusalem, fils cadet du noble seigneur de Taradell, croisé en Terre sainte et vassal de notre seigneur Jacques II d'Aragon, j'affirme croire encore à l'existence d'un destin inéluctable qui régit nos vies malgré ses apparents hasards. Quand je pense à tout ce qui m'est arrivé ces quatre dernières années, et j'y songe très souvent, je ne peux m'ôter de l'esprit l'idée qu'un mystérieux *fatum*¹, peut-être même ce *supremum fatum* dont parle la Kabbale, tisse les fils de nos vies avec une vision très claire du futur, sans prendre en compte nos désirs et projets. Ainsi donc, mû par la volonté d'éclaircir mes idées et le désir de laisser pour les générations futures un témoignage écrit des étranges péripéties de cette histoire, je commence cette chronique l'an 1319 de Notre-Seigneur, dans la petite bourgade portugaise de Serra d'El-Rei, où j'exerce, parmi d'autres activités, celle de médecin.

1. En latin, destin.

I

À peine débarqué de la robuste *nau* sicilienne sur laquelle j'avais entrepris le long voyage depuis Rhodes, avec d'épuisantes escales à Chypre, Athènes, Sardaigne et Majorque, j'étais allé présenter mes lettres à la commanderie de Barcelone, puis m'étais dépêché de quitter la ville pour me diriger vers Tardell où demeuraient mes parents. Je ne les avais pas vus depuis douze ans, et j'aurais aimé demeurer plus longtemps auprès d'eux, mais j'avais dû les quitter le jour même. Mon véritable but était de parvenir dans les plus brefs délais au monastère mauricien de Ponç de Riba situé à deux cents milles¹ au sud du royaume, non loin de terres qui avaient été, il y a peu encore, aux mains des Maures.

Une affaire de la plus haute importance m'appelait en ce lieu, assez importante pour que j'abandonne soudain mon île, ma demeure et ma charge. J'avais donné comme raison officielle la nécessité de me consacrer à l'étude approfondie de certains livres

1. Mille : ancienne mesure de distance équivalant à 1 472,50 mètres.

qui se trouvaient au sein du monastère et que l'on avait accepté de mettre à ma disposition grâce à l'influence de mon ordre.

Mon cheval, un bel animal au train puissant, répondait de son mieux à l'allure que mon impatience lui imposait alors que nous longions les champs de blé et d'orge, et traversions de nombreux hameaux et lieux-dits. L'année 1315 n'avait pas été une année prospère. La famine s'était répandue comme la peste dans tous les royaumes de la chrétienté. Pourtant, après tout ce temps passé loin de ma terre natale, je la voyais avec l'aveuglement d'un homme amoureux : belle et riche comme je l'avais toujours connue.

J'aperçus, peu de temps après avoir passé la ville de Tora, le vaste domaine mauricien, puis les hauts murs de l'abbaye et les tours pointues de sa magnifique église. Sans crainte de me tromper, je peux affirmer que Ponç de Riba, fondé il y a cent cinquante ans par Raymond Bérenger IV, est l'un des monastères les plus grands et majestueux qu'il m'ait été donné de connaître. Sa bibliothèque est unique au monde ; elle contient non seulement les manuscrits anciens les plus extraordinaires de la chrétienté, mais aussi, grâce à cette fameuse ouverture d'esprit qui caractérise les moines mauriciens prêts à accueillir tout type de richesse, la quasi-totalité des textes scientifiques arabes et juifs condamnés par la hiérarchie ecclésiastique et mis à l'Index. J'ai vu dans les archives de Ponç de Riba des trésors incroyables : des cartulaires hébreux, des bulles papales et des lettres de rois musulmans qui auraient impressionné l'érudit le plus blasé.

La présence d'un chevalier hospitalier en ces lieux consacrés à l'étude et à la prière ne manquera pas d'étonner, du moins en apparence, mais mon cas était particulier. À la véritable et secrète raison qui m'avait conduit à Ponç de Riba s'ajoutait, pour le bien de nos malades, l'intérêt que mon ordre portait aux diverses connaissances sur les terribles fièvres éruptives, les varicelles, si magnifiquement décrites par les physiciens arabes, ainsi qu'à la préparation de sirops, alcools, pommades et onguents dont nous avons appris les rudiments lors de nos longues années passées dans le royaume de Jérusalem.

J'éprouvais un véritable désir d'étudier l'*At-Sarif*, le traité de chirurgie d'Abulcasis le Cordouan, œuvre connue grâce à sa traduction en latin par Gérard de Crémone. Mais la langue dans laquelle avait été rédigée la copie du monastère m'importait peu. J'en parlais plusieurs avec facilité comme tous les chevaliers qui avaient combattu en Syrie ou en Palestine. J'espérais trouver dans ce livre le secret des incisions sans douleur dans les corps vivants, et des cautérisations, savoir si nécessaire en temps de guerre. Je voulais aussi tout apprendre des splendides instruments de chirurgie utilisés par les physiciens perses que décrivait avec minutie le grand Abulcasis, pour les faire fabriquer dès mon retour à Rhodes. Ainsi donc, ce jour-là, m'apprêtais-je à abandonner mon pourpoint, ma cotte, mon manteau noir orné d'une croix latine blanche, et échanger le heaume, l'épée et l'écu pour la plume, l'encre et l'écritoire.

Ce projet d'étude me passionnait réellement, mais comme je l'ai déjà dit, ce n'était qu'un prétexte. La raison de ma présence, due à des motifs strictement

personnels et favorisée depuis le début par le grand maître de Rhodes, était toute simple : je devais retrouver dans ce lieu quelqu'un de très important dont j'ignorais tout, son nom, son visage, et s'il résidait encore là. Mais j'avais assez de confiance en la Providence, et en mes talents, pour espérer me tirer avec succès de cette mission épineuse. Ne m'avait-on pas surnommé le *Perquisitore* ?

Je franchis au pas la grande porte de la muraille et descendis lentement de cheval pour ne pas troubler par mon arrivée la paix de ces lieux. Le frère cellérier qui avait été prévenu de mon arrivée vint à ma rencontre. J'appris par la suite qu'un novice surveille toujours les alentours depuis la tour lanterne de l'église, une coutume qui date des temps pas si lointains des *aceifas*¹ maures. Prenant mon cheval par la bride, c'est accompagné du petit cellérier que je pénétrai dans l'enceinte dont j'admirais la parfaite disposition. Les dépendances et édifices du monastère étaient tous organisés autour du cloître principal. Un autre, plus petit et plus ancien, était situé à gauche d'un modeste bâtiment qui me sembla être l'hôpital.

Nous fîmes halte enfin devant la porte principale de l'abbaye où me reçut fort courtoisement le sous-prieur, un moine jeune et sérieux d'aspect noble et sans aucun doute de lignage élevé, comme le laissaient supposer ses manières. Il me conduisit aussitôt dans la très belle maison de l'abbé. Ce dernier, accompagné du prieur, me reçut aussi de façon fort courtoise. On devinait qu'il s'agissait de personnages

1. Expédition guerrière menée par les Sarrasins en été.

importants habitués à recevoir d'illustres visiteurs. Leur empressement et leur amabilité s'accrurent quand ils me virent sortir de ma cellule revêtu de l'habit qui se rapprochait le plus de la tenue de leur ordre sans pour autant contrevenir à leur règle : une longue tunique blanche avec pèlerine, sans scapulaire ni ceinturon, et aux pieds une paire de sandales de cuir brut différentes des leurs qui étaient noires et fermées. En me promenant dans le cloître je pus vérifier que cette tenue protégeait bien plus du froid que mon pourpoint à manches larges et ma cotte ; mon corps, accoutumé aux grandes rigueurs, s'habitua donc rapidement à ce vêtement qui serait désormais le sien.

L'hiver approchait. La neige n'était pas inhabituelle à Ponç de Riba, mais cette année-là se révéla particulièrement dure, non seulement pour les récoltes, mais aussi pour les hommes. Le nouvel an nous surprit, nous les habitants du monastère, assiégés sous un interminable linceul de neige.

Pendant les semaines qui suivirent mon arrivée, je fis de mon mieux pour rester en marge des intrigues du lieu. Bien que de nature différente, les maisons des chevaliers hospitaliers connaissent aussi ces situations de profonde tension presque toujours provoquées par des motifs futiles. Un bon abbé ou un bon prieur — comme un bon maître ou un bon sénéchal — se distingue précisément par la maîtrise qu'il exerce sur sa communauté et son habileté à éviter ce genre de problèmes.

Mon éloignement de la vie du monastère ne pouvait être total cependant. En tant que moine hospita-

lier, je devais assister aux offices religieux communautaires, et comme médecin, je passais quelques heures par jour à l'hôpital à soigner les frères malades. Je ne participais jamais, bien sûr, aux chapitres qui étaient une affaire privée, et je n'étais aucunement tenu d'accomplir des tâches qui m'eussent déplu. Les laudes, primes, tierces, sextes, nones, vêpres et complies rythmaient mes journées divisées avec une rigueur mathématique en heures d'étude, repas, promenade, travail et sommeil. Parfois, pris d'inquiétude et de nostalgie pour mon île lointaine, je faisais indéfiniment le tour du cloître, contemplant ses singuliers chapiteaux, ou bien je montais à la tour lanterne de l'église pour tenir compagnie au novice vigie quand je ne déambulais pas entre la bibliothèque et la salle capitulaire, le réfectoire et les dortoirs, les bains et la cuisine. J'essayais ainsi d'apaiser mon esprit et d'atténuer l'impatience que j'éprouvais à rencontrer enfin cet être qu'en mon for intérieur j'avais baptisé Jonas, non comme le Jonas qui entra terrorisé dans le ventre de la baleine, mais comme celui qui s'en échappa, libre et rénové.

Un jour, pendant la prière, j'entendis entre deux chants une toux infantile et caverneuse qui me fit sursauter. Cette toux n'était pas sortie de ma poitrine, pourtant j'aurais juré que c'était moi qui m'enrouais et suffoquais ainsi. Je regardai, excité, l'endroit où les *pueri oblati* suivaient l'office, avec force bâillements, sous l'œil vigilant du très patient frère nourricier, mais ne pus distinguer qu'un groupe d'ombres minuscules et inquiètes. La nef qu'une dizaine de cierges éclairaient à peine était plongée dans les ténèbres.

Quand j'entrai dans l'infirmierie à la première heure le lendemain matin, un frère infirmier examinait avec attention un jeune garçon qui regardait d'un air sévère et méfiant tout ce qui l'entourait. Je me plaçai discrètement dans un coin et réalisai à distance mon propre examen du patient. Il avait certainement mauvaise mine, ses yeux et ses pommettes étaient un peu creusés, il transpirait abondamment, mais il n'y avait rien là-dedans de très inquiétant. C'étaient les signes d'un simple refroidissement. Sa poitrine décharnée se soulevait et s'abaissait rapidement, dénotant son anxiété, on entendait un léger sifflement, et il était souvent secoué d'une forte toux sèche. Le mieux, me dis-je, serait de le mettre au lit et de l'y garder plusieurs jours avec des bouillons chauds et du vin pour qu'il exsude les mauvaises humeurs...

— Le mieux, affirma alors l'infirmier accompagnant ses paroles de petits coups sur le dos de l'enfant, c'est de pratiquer une saignée et de lui donner une purge légère. Dans une semaine il n'y paraîtra plus.

— Vous voyez ! cria Jonas en se tournant vers le bienveillant frère nourricier, je vous l'avais bien dit, il va me saigner ! Vous m'aviez promis que vous ne le laisseriez pas faire.

— C'est vrai, frère infirmier, je lui ai donné ma parole.

— Très bien. Dans ce cas, une purge puissante !

— Non !

C'est curieux comme la nature joue avec la chair et le sang de génération en génération. Jonas, qui n'avait aucun de mes traits, possédait néanmoins une

voix identique à la mienne, une voix infantile qui de temps à autre, parce qu'il muait, se faisait plus grave, et alors personne n'aurait pu percevoir de différence entre lui et moi.

— Si vous me permettez, frère Borrell, dis-je à l'infirmier en m'approchant de la scène du drame, nous pourrions peut-être remplacer la purge par une *exudatio*.

Je levai la paupière droite de Jonas et m'approchai pour examiner son iris. Sa santé générale était excellente, il était peut-être un peu affaibli en ce moment, mais une bonne diaphorèse et de longues nuits de sommeil lui feraient le plus grand bien. Je ne pus éviter de noter qu'il avait les yeux de sa mère, d'un bleu clair strié de gris, un trait que tous deux avaient hérité d'un lointain ancêtre français... Jonas l'ignorait, mais son lignage maternel était noble ; il descendait des Jimeno du Léon et de la noble dynastie des Mendoza de la province d'Alava. Quant à son sang paternel, bien que déchu, il était ancien et royal, remontant à Wilfried le Velu. Dans ses veines courait donc le sang des fondateurs des règnes espagnols, et dans ses armoiries — bien qu'il ignorât également qu'il en possédait — se mêlaient de magnifiques et nombreux châteaux, lions, et croix. Si, comme je le soupçonnais, ce garçon était bien le Jonas que je cherchais, jamais, en aucune manière, il ne serait ordonné moine. Il était promis à de plus hautes destinées, et personne, pas même l'Église, ne pourrait l'empêcher de les accomplir.

— Je n'aime pas les exsudations, marmonna frère Borrell en pliant des linges. Elles ont peu d'effet sur les humeurs bilieuses.

— Voyons ! frère Borrell ! protestai-je, observez bien cet enfant, et vous verrez qu'il ne souffre pas de la bile, mais d'un refroidissement, et que de surcroît son corps est en pleine transformation. Quoi qu'il en soit, vous pouvez lui appliquer un emplâtre de pierre ponce, soufre et alun qui facilitera la transpiration, et lui préparer aussi quelques pilules contre la toux avec de petites quantités d'opium, castoréum, piment et myrrhe...

Convaincu par cette suggestion qui mettait à l'épreuve ses capacités reconnues d'herboriste, frère Borrell se dirigea vers la pharmacie pour préparer les mixtures pendant que Jonas et le frère nourricier me regardaient avec admiration.

— Vous êtes le chevalier hospitalier qui réside dans notre monastère depuis plusieurs semaines, n'est-ce pas ? me demanda le vieillard. Je vous ai aperçu très souvent lors de nos prières... Tant de rumeurs courent sur votre communauté !

— Les invités suscitent toujours la curiosité, me limitai-je à remarquer avec un sourire.

— Les enfants ne cessent de parler de vous, et j'ai dû en arracher plus d'un aux fenêtres de la bibliothèque quand vous vous y installez pour étudier. Vous ne l'aviez pas remarqué ? Celui-ci, par exemple, qui tient plus du chat que de l'enfant, a reçu beaucoup de coups sur la tête pour cette raison.

J'éclatai de rire en voyant le visage ahuri de Jonas qui me regardait fixement sans dire mot. Avec ma haute stature et mon imposante carrure due au maniement constant de l'épée, je devais lui paraître un Hercule ou un Samson surtout s'il me comparait

aux moines tonsurés de la communauté, toujours en jeûnes et pénitences.

— Ainsi, tu m'as observé par la fenêtre...

Ma voix le tira de sa rêverie et le fit sursauter. Ramassant les basques de son habit, il sauta à terre et s'élança vers la porte avant de disparaître entre les édifices.

— Dieu Tout-Puissant ! cria le moine nourricier en se lançant à sa poursuite, il va m'attraper une pneumonie !

Le frère Borrell, l'emplâtre fétide entre les mains, apparut entre les rideaux de la pharmacie et laissa échapper un soupir résigné.

Le cœur de la bibliothèque, le *scriptorium*, battait puissamment sous les hautes voûtes de pierre, insufflant vie aux magnifiques manuscrits anciens qu'avec tant de dévotion et de patience les moines *scriptores* recopiaient et enluminaient. Tous ceux qui demeuraient dans le monastère, qu'ils soient *monachus*, *capellanus* ou *novicius*, avaient le droit de venir ici s'instruire à loisir. Une salle annexe à laquelle on accédait par une porte basse renfermait les précieuses archives du couvent. Tous les menus faits de l'abbaye étaient enregistrés jour après jour dans cet important corpus de documents. J'espérais bien y trouver les renseignements dont j'avais besoin concernant Jonas. Mais pour consulter ces documents, il me fallait l'autorisation du prieur.

— Et à quoi devons-nous votre surprenant intérêt pour les annales du monastère ? me demanda ce dernier quand je lui adressai ma demande.

— Ce serait trop long à expliquer, mais je vous